



Entretien avec Monsieur le Professeur François Hartog (EHESS)

Temporalidades: En votre démarche intellectuelle, vous êtes passé de l'histoire antique à l'historiographie, à l'histoire de l'histoire. Comment cette transition a cheminé d'un domaine à l'autre? Vous considérez-vous un historien-philosophe qui cherche à valoriser le dialogue entre l'historiographie et la philosophie?

Professeur François Hartog: Oui et non. Oui, car à partir de mon livre sur Fustel de Coulanges, *Le cas Fustel de Coulanges*, j'ai directement travaillé sur d'autres périodes, le XIXe siècle, en l'occurrence. Non, car mon premier livre *Le Miroir d'Hérodote* était déjà traversé par un questionnement historiographique, portée par le titre lui-même: Hérodote envisagé comme ce miroir dans lequel n'a cessé de se regarder l'histoire occidentale, et dont j'avais interrogé quelques moments clés. Comment se fait-il que celui qui a été désigné comme le « père » de l'histoire a été aussi considéré par la tradition comme un « menteur » ?

La philosophie, c'est une autre question: ma formation n'est pas celle d'un philosophe, même si j'ai lu et lis des philosophes. En France surtout, l'histoire s'est constituée en discipline, en tournant le dos (pour des raisons qu'il serait trop long de donner ici) à la philosophie de l'histoire. C'est une position dommageable: je pense que les philosophes peuvent poser des questions philosophiques à l'histoire et les historiens des questions historiques à la philosophie, et qu'il y a donc un possible espace commun de réflexion.

Temporalidades: Pendant les dernières années on a observé, dans plusieurs Départements d'Histoire, une véritable expansion des réflexions conceptuelles autour de quelques théories de l'histoire et histoires de l'historiographie. À quoi attribueriez-vous cette croissante « séduction de l'histoire par l'épistémologie » ?

Professeur François Hartog: J'ignore si ce que vous avancez se vérifierait partout, mais on remarque, notamment au Brésil, un tel phénomène. Plus exactement, je verrais un triple mouvement: un souci de méthode, de théorie, d'épistémologie (souvent ces mots sont



employés un peu indifféremment). Plus récemment, un tour archivistique, ce qui compte, ce sont les archives, celles qui vont permettre de bâtir un bon récit (archives familiales, journaux, archives judiciaires, policières, etc.): une valorisation de l'archive et un raffinement considérable dans son traitement ; enfin, un tour éthique, en particulier dans les affaires de mémoire et de justice. Comment articuler histoire et éthique ? Ces trois tours (pas tournants), infléchissements, qui ont chacun leur spécificité, me semblent pointer dans une même direction, à savoir une perte d'assurance du discours historique ordinaire ou canonique. Ils sont donc à la fois des symptômes d'une situation et des réponses, plus ou moins organisées, à cette situation.

Temporalidades. Ainsi comme la connaissance historique est, continuellement, construite en dialogue avec d'autres formes de savoir, il existe des histoires écrites par d'autres personnes, qui ont d'autres formations professionnelles, comme les journalistes, par exemple. Au Brésil, dans les dernières années, il y a une croissante littérature historique faite par des non historiens, ce qui a parût incommoder certains Départements d'Histoire. Parallèlement, il y a un mouvement de professionnalisation des historiens au Brésil. Comment interprétez-vous ces deux questions: l'expansion de l'histoire non-conventionnelle, d'un point de vue académique, et la réglementation du métier d'historien?

Professeur François Hartog: La codification des règles du métier marche de pair avec l'institutionnalisation de la discipline. Les grands codificateurs ont été les Allemands (avec Ranke en père de l'histoire moderne), ainsi que les historiens méthodiques français (Langlois et Seignobos). Et l'on peut suivre cette mise en place comme autant de cercles concentriques se déployant à partir de ces foyers initiaux. Mais il faut bien voir que jamais, tant s'en faut, l'histoire n'a été écrite que par des historiens patentés! Rappelez-vous que Walter Scott a été considéré dans les années 1820-1830 comme le modèle de l'écriture historique! L'histoire académique a donc lutté pour s'imposer. Face à elle, elle avait tous ceux qu'on a dès lors appelé « historiens amateurs ». Mais elle ne les a jamais réduits au silence, loin de là, et l'histoire académique n'a pendant longtemps été lu que par un public très réduit. Ce qui a donné à l'histoire académique un statut et une haute idée de sa mission, c'est son lien intrinsèque avec la construction des nations et sa fonction d'enseignement (enseigner la Nation). Aujourd'hui, la situation est différente: l'histoire nationale est certes toujours (voire trop) présente, mais l'histoire académique ne peut plus prétendre au



monopole. Bien d'autres vecteurs et producteurs existent et ont pignon sur rue. C'est-à-dire ont un accès aux médias et peuvent donc diffuser les livres ou les films qu'ils ont écrits ou réalisés. C'est un monde auquel, en règle générale, les historiens professionnels n'ont pas accès, même si certains s'y essaient. La situation change même très rapidement sous nos yeux avec le développement d'internet et des jeux-vidéos. Chacun pourra, peut déjà produire sa propre histoire : que deviennent dans ces conditions des notions comme celle de « conscience historique » ou de « mémoire collective »?

Temporalidades. La tradition historiographique française a contribué fortement à la manière de faire de l'histoire au Brésil. La plus grande influence se situe dans l'histoire sociale des *Annales*, l'histoire culturelle ainsi que votre livre *Régimes d'historicité*. Actuellement, au Brésil, une tendance croissante se dessine sur les études liées à l'histoire du langage, de tradition anglo-saxonne, et l'histoire des concepts, d'origine allemande, en concurrence aux influences de l'historiographie française. Comment évaluez-vous ces nouveaux rapprochements et comment voyez-vous l'avenir de la relation entre l'historiographie française et l'historiographie brésilienne? Que connaissez-vous de l'historiographie brésilienne ou bien quelle est votre impression d'elle?

Professeur François Hartog: Il ne me revient pas définir les relations entre l'historiographie française et l'historiographie brésilienne. Ni au titre de la France ni, bien sûr, au titre du Brésil ! Je pense qu'entre les approches, disons de l'école de Cambridge – à la Skinner – celle de l'histoire conceptuelle – la *Begriffsgeschichte* à la Koselleck – et une certaine histoire intellectuelle française, il y a des approches et des questionnaires qui se recoupent. Si on parle de mon livre *Régimes d'historicité*, dont la traduction a paru il y a peu au Brésil, il me semble qu'il a inspiré un certain nombre de travaux qui ont placé au centre de leur interrogation les modalités de nos expériences du temps. C'est une approche, elle ne répond pas à toutes les questions, et n'y prétend pas, mais elle offre des pistes comparatives pour interroger des sociétés hier et aujourd'hui, en Europe ou ailleurs. Je remarque que le titre même de votre revue marque votre particulière attention aux « Temporalités ». Ce que j'ai pu mesurer, par exemple, lors des rencontres des historiens brésiliens à Sao Paulo, c'est le nombre des participants, la forte présence des doctorants, le nombre impressionnant des publications, émanant des multiples presses, mais je suis incapable d'évaluer des tendances.



Temporalidades: Pour finir, pourriez-vous nous faire quelques considérations sur le présentisme: serait-il possible d'écrire une histoire du point de vue d'un présent omniprésent et autoréférentiel? à partir de la conception selon laquelle, aujourd'hui, les sociétés occidentales vivaient une nouvelle expérience du temps, présentiste et structurellement différente de la conception moderne, pensez-vous qu'il soit possible de soutenir qu'il y aurait, aujourd'hui, en fait, une "condition post-moderne"? En *Régimes d'historicité: présentisme et expérience du temps*, vous avez dit qu'un caractère remarquable du présentisme est de regarder l'avenir, "à partir d'un présent continu, sans solution de continuité ni révolution." L'histoire donne plusieurs exemples: soit de faire une politique orientée, basée, sur le passé et la tradition comme références, soit en se tournant vers l'avenir et l'utopie. Que diriez-vous des implications possibles du régime d'historicité présentiste sur l'action politique?

Professeur François Hartog: Ce qu'il y avait de moderne dans l'histoire « moderne », celle du concept moderne d'histoire, c'était qu'elle éclairait le passé à partir du futur et développait une série de concepts temporalisés, qui ont été des opérateurs puissants, tels ceux de civilisation, de révolution ou de modernisation. Alors que l'histoire « ancienne », celle du moins qui relevait de ce que j'appelle l'ancien régime d'historicité, éclairait le présent par le passé.

Au cours des trente ou quarante dernières années, le changement le plus notable a été ce recul du futur (surtout en Europe). On a parlé de crise du futur, de sa fermeture, alors que, simultanément, le présent tendait à occuper toute la place. Cette transformation de nos rapports au temps est venue dessiner une configuration inédite, que j'ai proposée de nommer le présentisme. Comme si le présent, celui du capitalisme financier, de la révolution de l'information, de la globalisation, mais aussi de la crise actuelle (depuis 2008) absorbait en lui les catégories (devenues plus ou moins obsolètes) du passé et du futur. Comme si, devenu à lui-même son propre horizon, il se muait en un présent perpétuel. Avec lui, sont venus au premier plan de nos espaces publics des mots, qui sont aussi des mots d'ordre, et derrière eux des pratiques, qui se traduisent par des politiques : mémoire, patrimoine, commémoration, réparation, réconciliation, etc. Ce sont là autant de manières de convoquer du passé dans le présent, en privilégiant un rapport immédiat, faisant appel à



l'empathie et à l'identification. Il suffit de visiter les mémoriaux et autres musées d'histoire, inaugurés en grand nombre un peu partout ces dernières années, pour s'en convaincre. Dans le langage ordinaire, le mot « mémoire » a tendu à devenir le terme le plus englobant, le plus évident, en lieu et place d'histoire. Ce présent présentiste s'entoure de tout un cortège de notions ou de concepts détemporalisés, tels « modernité », « post-moderne », mais aussi « globalisation », à quoi il faudrait ajouter, au moins, « identité », le plus invoqué, le plus mobilisé.

Ces déplacements, voire ce basculement, signalent-ils un phénomène durable ou transitoire ? Nul ne le sait. Alors même que nous commençons tout juste à en prendre la mesure. À tout le moins, nous traversons une situation d'entre-deux : le concept moderne d'histoire (futurocentré) a perdu de son efficace pour donner sens à un monde qui, ou bien s'absorbe tout entier dans le seul présent, ou bien, de plus en plus nettement, ne sait comment régler ses rapports avec un futur perçu sur le mode de la menace et de la catastrophe qui vient. Un futur, non plus indéfiniment ouvert mais un futur de plus en plus contraint, sinon fermé, du fait, en particulier, de l'irréversibilité générée par plusieurs de nos actions. Forcée en Europe, liée à son expansion et à sa domination, cette Histoire moderne (en passe de devenir ancienne) n'en a pas moins, sous des formes diverses et à travers de multiples interactions, régi le monde, oscillant entre sens, non-sens et science de l'Histoire. Ce concept-là, nous n'y croyons plus, ou plus vraiment, mais nous continuons à en faire usage ; il est là, familier encore et un peu suranné, devenu incertain mais toujours disponible, aussi longtemps, du moins, qu'un autre ne viendra pas prendre le relais. Ou, plus probablement, en attendant qu'une nouvelle acception vienne se surajouter aux précédentes. Les politiques n'hésitent pas à le mobiliser, les médias aussi, la littérature l'interroge, et les historiens, ne cessant de le travailler, croient toujours en ses pouvoirs cognitifs. Ils croient toujours que l'histoire est à faire, et ils s'y emploient, même s'ils ne se prononcent plus trop sur le fait de décider qui a fait et qui fait cette histoire ou, plutôt, ces histoires. Ce sont justement ces questions que j'ai examinées dans mon dernier livre intitulé *Croire en l'histoire*.